

La présence arménienne en Terre Sainte

Ses 4 fondements sont : l'histoire de la région, l'érudition des religieux arméniens, le mécénat des princes arméniens et le flot incessant des pèlerins. Le tout aboutissant à la constitution d'un impressionnant patrimoine qu'il faut protéger pour les générations futures.

L'importante présence arménienne actuelle en Terre Sainte s'appuie sur 4 fondements : l'histoire de cette région, l'érudition des premiers religieux arméniens en contact avec les représentants des autres églises, le mécénat des princes arméniens qui financent très tôt la construction d'églises à Jérusalem, et sur le flot régulier de nombreux pèlerins arméniens du début du christianisme jusqu'au génocide de 1915. Ce sont donc toutes les composantes de la Nation arménienne qui ont permis cette présence permanente depuis plus de 15 siècles. Tout cela se traduit aujourd'hui par l'existence d'un quartier «arménien» dans la vieille ville de Jérusalem couvrant 1/6 de sa surface, avec le Vank où vivent 500 pensionnaires et qui abrite le Patriarcat. Mais également par une reconnaissance de l'identité arménienne à l'intérieur de la basilique du Saint Sépulcre. Un extraordinaire patrimoine s'est ainsi créé au cours des siècles, mais qui est aujourd'hui menacé.

Histoire

La proximité relative des arméniens vivant en Arménie occidentale leur permet de rejoindre la Terre Sainte dès les premières années du christianisme. Le Patriarcat de Jérusalem détient des preuves historiques citant que, dès 254, des religieux de l'église arménienne se sont engagés, en coopération avec ceux des églises grecque, égyptienne et syrienne, dans la découverte et la reconnaissance de lieux saints, considérés liés aux actes du Christ.

L'adoption, en 301, de la religion chrétienne comme religion d'état par l'Arménie entretient un flot incessant de pèlerins arméniens vers les lieux Saints, dont certains restent sur place pour y vivre. La naissance de l'islam au 7ème siècle, puis l'expansion arabe, modifient la situation politique de la région. Cette domination s'accompagne toutefois d'un statut souple d'état tributaire mais avec liberté de religion et de culte. Ainsi, le calife Omeyyade Omar 1^{er} accorde, par une charte de 638, des droits et privilèges à l'église arménienne garantissant son intégrité et sa sécurité. Le patriarcat arménien est ainsi créé sur la colline de Sion et un patriarche est nommé (Abraham 1^{er} sera le premier d'une longue lignée) pour administrer notamment les biens des arméniens.

L'arrivée des turcs Seldjoukides dans la région, à partir de 1070, modifie totalement cette situation. Les massacres systématiques, les destructions des lieux de culte et les persécutions de toutes sortes deviennent le lot quotidien des pays conquis. Dès le milieu du 11ème siècle, devant les invasions des turcs Seldjoukides, de nombreux arméniens s'installent en Cilicie fuyant leur foyer historique de la Grande Arménie. **(diapo 2 : carte de la 1^{re} croisade)** A peine installés, ils accueillent et réconfortent, durant l'hiver 1098/99, les colonnes de croisés de la 1^{re} croisade qui ont choisi la route de la Cilicie pour aller conquérir Jérusalem. Ce qu'ils font en juillet 1099 et fondent le royaume latin de Jérusalem avec au nord, 3 comtés : Edesse, Antioche et Tripoli. Des princes arméniens profitent de cette croisade pour s'allier avec les princes francs, afin de s'affranchir de la domination turque, ainsi que de la suzeraineté byzantine. Ainsi, Thoros seigneur d'Edesse, persuade Baudouin de Boulogne de quitter la route de la croisade et de s'installer dans son fief pour le protéger des turcs. N'ayant pas d'enfant, il l'adopte comme son fils, en lui demandant de co-régner avec lui. Baudouin se marie d'ailleurs avec une arménienne du comté, nommée Ada. **(diapo 3 carte des états latins et la Cilicie arménienne)** Il fonde en 1097, après la mort suspecte de Thoros, le premier état franc, le Comté d'Edesse, puis devient le premier roi de Jérusalem, en 1100, après la mort de son frère Godefroy de Bouillon, sous le nom de Baudouin 1^{er}. Son cousin Baudouin du Bourg lui succède à Edesse et épouse, lui aussi, en 1103, Morfia, la fille d'un riche seigneur arménien, Gabriel de Mélitène. A la mort de Baudouin 1^{er}, en 1118, Baudouin du Bourg devient le 2^e roi de Jérusalem sous le nom de Baudouin II. On constate donc que les 2 premières reines de Jérusalem sont arméniennes.

La défaite des croisés à la bataille de Hattin, en juillet 1187, a des conséquences désastreuses pour les chrétiens de Jérusalem. Saladin, d'origine kurde, est l'artisan de cette défaite. Lors de la prise de Jérusalem en octobre 1187, il montre sa générosité et son esprit de tolérance en évitant la destruction du Saint Sépulcre et en organisant le rapatriement de la population européenne de la ville vers les ports restés aux mains des croisés. Seuls les arméniens (environ 1500) et les syriaques sont invités à rester en place et conservent ainsi leurs biens. Un firman de Saladin daté de 1187, conservé au Patriarcat de Jérusalem, garantit aux arméniens leur sécurité et la liberté du culte à Jérusalem et dans l'empire.

Les administrations musulmanes Ayyubide (1187-1250) et Mamelouke (1250-1517) en Terre Sainte seront poursuivies par les Ottomans à partir de 1517 jusqu'en 1917. Une inscription en arabe sur le mur arrière face à l'entrée du couvent Saint Jacques, datée de 1488 et signée par le sultan Abu Razan, prévient les envahisseurs éventuels de les punir en cas

de destruction du lieu, ce qui renforce et perpétue l'intégrité du patriarcat. Les Ottomans maintiennent une paix relative parmi les minorités religieuses de leur vaste empire en laissant à chaque communauté une certaine autonomie interne.

Afin de prévenir les querelles entre les communautés chrétiennes, le sultan Abdul Mejid confirme officiellement par un firman, en 1852, le principe d'un statu quo qui régit les droits de propriété et l'administration du Saint-Sépulcre : trois rites chrétiens -grec, arménien et franciscain- en seront les gardiens. L'église arménienne devient l'égale des deux autres églises malgré sa taille relativement plus petite. Ce statut quo règle la répartition du temps et de l'espace entre les églises. C'est une sorte de règlement de copropriété, pointilleux et immuable qui existe encore aujourd'hui. Cela explique, en partie, l'importance prise par ces églises à Jérusalem pendant cette période de relative paix politique, durant laquelle elles accueillent un flot incessant de pèlerins leur assurant des revenus importants.

Le 20ème siècle connaît trois événements très importants modifiant une nouvelle fois la donne : le Génocide des arméniens de 1915, la soviétisation de l'Arménie orientale en 1921 et la création de l'Etat d'Israël en 1948. Bien que très différents, ces événements provoquent une réduction considérable du nombre des pèlerins arméniens vers la ville Sainte. Mais la petite communauté arménienne vivant à Jérusalem (1200 en 1910) va grossir considérablement avec l'arrivée des réfugiés de l'Arménie occidentale, victime du génocide. Environ 10.000 survivants vont s'installer à Jérusalem et vont revigorer la communauté qui va connaître une prospérité économique et culturelle. Des mécènes, tel Calouste Gulbenkian (Monsieur 5 %) vont financer des opérations de construction d'habitation et d'abri de collections culturelles, mais également vont faire des dons pour combler les déficits budgétaires. Mais la création de l'Etat d'Israël en 1948 et la guerre qui va suivre vont changer à nouveau la donne. Le Patriarcat et le quartier arménien, dans la vieille ville, vont se trouver en zone jordanienne tandis que les propriétés hors la vieille ville, vont se trouver en zone israélienne privant le patriarcat des revenus de ces propriétés pendant plusieurs années. Dès 1949, environ 10.000 personnes vont fuir dans les pays voisins arabes, ainsi qu'en Amérique du nord, vidant à nouveau Jérusalem de sa population arménienne. En 1967, lorsqu'Israël reprend toute la ville, il ne reste qu'environ 3.500 arméniens vivant à Jérusalem. Aujourd'hui il n'en subsiste qu'à peine 1.000. Cet exode concerne en fait toute la communauté chrétienne, laquelle en 1948 représentait 20 % de la population totale et plus que 2 % aujourd'hui.

Religieux

La présence des religieux arméniens à Jérusalem est attestée dès les premières années du christianisme. Deux de ces religieux, à des dates différentes, ont contribué fortement à la présence arménienne en Terre Sainte.

(diapo 4 : Euthymius) Le 1^{er} est Euthymius le grand. Il est né en 378, à Mélitène dans une riche famille arménienne. Très vite sa vocation religieuse le prend. Il est ordonné prêtre en 396 et prend la responsabilité de tous les monastères de sa ville natale. En 406, il effectue un pèlerinage à Jérusalem. C'est le tournant de sa vie. Il y reste et crée un monastère qui attire une communauté de moines. Il organise la vie monastique à Jérusalem et dans tout le désert palestinien. Grand réformateur, il est l'un des premiers religieux à réfléchir sur une organisation monastique structurée, ce qui encouragera la création de nombreux groupements de moines, notamment d'origine arménienne sur le Mont des Oliviers. En 411, il se retire, avec un autre moine, dans une caverne près de Jéricho. Sa renommée attire les disciples qui fondent un monastère autour de la caverne dès 426. Il sera consacré peu après évêque par le patriarche de Jérusalem. Mais Euthymius, qui veut vivre dans la prière et la solitude, se retire alors dans un lieu désert près de la mer Morte. Il réalise des miracles en administrant des prières ponctuées par le signe de croix. Il guérit notamment en 421 le fils du cheik arabe local, Asbepetus, lequel sera ordonné prêtre et assistera avec Euthymius, au Concile d'Ephèse en 431. Sa renommée lui permet de rencontrer Eudoxie, alors impératrice de Byzance, et grâce à ses efforts, celle-ci se convertit au christianisme, cette conversion entraînant une multiplication de conversion. Certaines de ses idées et pensées se retrouvent dans les conclusions du Concile de Chalcédoine en 451, démontrant l'autorité de l'évêque arménien dans les milieux religieux de l'époque. Il meurt le 20 janvier 473. Il sera plus tard canonisé et l'église fête chaque année Saint Euthymius le 20 Janvier, jour de sa mort.

Le 2^{ème} religieux est le Patriarche Hovannès Movsessian. Né à Smyrne en 1795, il étudie la théologie à Constantinople et intègre l'ordre des moines de Saint Jacques à Jérusalem en 1819 où il est ordonné prêtre. En 1838, il est ordonné évêque à Constantinople où il reste jusqu'en 1849, date à laquelle il est élu Patriarche de Jérusalem. Dès son élection, il entreprend d'ambitieux projets de construction. Sa priorité sera d'édifier une nouvelle résidence pour le Patriarche, ce qu'il fait en 1851/52. Parallèlement, il finalise en 1853 la construction d'un immeuble de 2 étages, commencé par son prédécesseur, pour l'accueil des pèlerins. **(diapo 5 : plan de Jérusalem)** Mais sa grande contribution au maintien de la présence arménienne en Terre Sainte est la décision visionnaire qu'il prend, d'acquérir en dehors des murs de la vieille ville de Jérusalem de grandes quantités de terrains dans Jérusalem ouest (voir flèche sur le plan). Il profite de dons généreux offerts par plusieurs milliers de pèlerins venus célébrer les fêtes de Pâques de 1849 pour financer l'achat de ce patrimoine foncier. Avec le recul du temps on s'aperçoit que cette décision était salutaire pour le patriarcat. Entre les 2 guerres mondiales on construira sur ces terrains des immeubles qui sont constitués de longs bâtiments symétriques,

comprenant des appartements, des boutiques, des bureaux, tous destinés à la location ainsi que des hôtels. La création de l'état d'Israël, en 1948, accélérant l'urbanisation de la ville de Jérusalem, accroît l'intérêt de ces constructions. Ce patrimoine, actuellement évalué à plusieurs centaines de millions de \$, procure des revenus réguliers pour le fonctionnement du patriarcat.

Des découvertes récentes de mosaïques démontrent, en outre, la présence de religieux arméniens très tôt à Jérusalem. La plus importante a été mise à jour au début du 20^{ème} siècle. **(diapo 6 : la mosaïque de Polyeucte)** Datée du 6^{ème} siècle, elle formait le sol d'une chapelle dédiée à Saint Polyeucte. Elle comporte une inscription, en haut du pavement, en arménien qui dit : *«à la mémoire et pour le salut de tous les arméniens dont seul le Seigneur connaît les noms»*.

Sous les Mamelouks et les Ottomans la situation des religieux est plus indécise. On peut signaler toutefois les efforts de grands Patriarches tels Krikor Baron Der (1560-1645) et Grégoire le Porteur de Chaîne (1670-1749). Ce dernier, ayant trouvé le patriarcat en pleine crise économique et financière, décide de parcourir toute l'Arménie occidentale, une lourde chaîne autour du cou, allant de ville en ville, d'église en église pour recueillir des fonds, jusqu'à ce que toutes les dettes du patriarcat soient payées.

Les moines arméniens vivant dans les monastères de Jérusalem furent, au long des siècles, une force créatrice culturelle et spirituelle contribuant à l'enrichissement de la bibliothèque du patriarcat qui accueillera également des manuscrits sauvés de l'Arménie occidentale après le génocide de 1915.

Princes

Les princes arméniens, de leur côté, encouragent très tôt les pèlerinages à Jérusalem et financent la construction d'églises. La qualité des manuscrits enluminés conservés au patriarcat confirme un parrainage royal. On sait également qu'Hétoum 1^{er}, régnant en Cilicie, offre en 1227 une porte sculptée en bois avec une inscription en arménien, qui se trouve actuellement à l'entrée de la Basilique de la Nativité à Bethléem.

La présence de reines ou princesses arméniennes dans les royaumes latins, au 12^{ème} siècle, a pu faciliter sinon le financement d'édifices religieux ou autres, du moins la protection et le rayonnement des biens appartenant à la communauté arménienne de Jérusalem. Parmi les différentes arméniennes ayant épousé des princes francs la plus célèbre est Mélisende.

(diapo 7 : portrait de la reine Mélisende) Le destin de cette jeune femme franco-arménienne est en effet extraordinaire. Elle naît en 1105 à Edesse, dans le 1^{er} Comté créé par les francs, et gouverné alors par son père Baudouin du Bourg et futur roi de Jérusalem sous le nom de Baudouin II. Sa mère, Morfia, est la fille d'un riche seigneur arménien : Gabriel de Mélitène. Lors de l'avènement de son père au trône de Jérusalem, en 1118, Mélisende et ses 3 sœurs quittent Edesse, Morfia sa mère devenant la 2^e reine arménienne du royaume latin le plus puissant de Terre Sainte. Baudouin II est un grand roi, mais également un bon époux, ainsi qu'un bon père. Il associe souvent sa fille aînée aux décisions du royaume pour la préparer à son futur destin royal. Dans cette perspective, et grâce à ses connaissances en France, il choisit pour sa fille l'un des plus puissants barons de France pour époux : Foulque d'Anjou, de 16 ans son aîné. Nous sommes en 1129. Peu après, en 1131, Baudouin II meurt et Mélisende et Foulque lui succèdent à la tête du royaume de Jérusalem. Mais Foulque meurt accidentellement (chute de cheval) en 1143. Mélisende devient alors régente du royaume, son fils aîné étant âgé de 13 ans. En 1152, elle laisse son fils régner seul sous le nom de Baudouin III. Elle se retire alors dans un couvent qu'elle a créé à Béthanie au sud de Jérusalem.

Au cours de son règne puis de sa régence, de grands événements se déroulent dans le royaume de Jérusalem. Mélisende accueille, en mai 1148, les hauts dignitaires de la 2^e croisade et notamment le roi de France Louis VII et sa fameuse épouse Aliénor d'Aquitaine. Le 24 Juin 1148, elle préside une vaste et imposante assemblée à Acre, réunissant le roi de France Louis VII et l'empereur d'Allemagne Conrad III. Mais la décision hasardeuse prise lors de cette assemblée de faire le siège de Damas provoquera un échec cuisant pour les francs. Mais Mélisende a-t-elle eu une voix prépondérante dans cette réunion ? On peut en douter, car pour elle la délivrance d'Edesse (sa ville natale), prise en 1144 par les Arabes et qui a provoqué la 2^{ème} croisade, était prioritaire avant toute autre action d'envergure.

Le 15 Juillet 1149, c'est l'apothéose du règne de Mélisende : la consécration solennelle du Saint Sépulcre, 50 ans jour pour jour après la conquête de Jérusalem par les croisés. La basilique est entièrement reconstruite sur les bases de celle détruite, en 1009, par le calife al-Hakim. Animée d'une profonde piété, Mélisende s'est attelée très tôt à reconstruire un nouveau bâtiment pour abriter le tombeau du Christ. La basilique que les pèlerins visitent aujourd'hui n'a que peu changé depuis.

Mélisende n'oublie pas ses racines arméniennes. Après la chute d'Edesse, en 1144, elle installe à Jérusalem les réfugiés arméniens de ce Comté. Parmi ses nombreux dons, elle ne manque pas d'aider la communauté arménienne. La cathédrale de Saint-Jacques a été agrandie et embellie au milieu du 12^{ème} siècle, précisément à une époque où son influence sur le royaume latin était décisive.

Peu de documents nous sont parvenus sur Mélisende. **(diapo 8 : extrait de son psautier)** Le seul objet lui appartenant qui nous soit parvenu est son magnifique psautier, actuellement conservé au British Museum à Londres. Il s'agit véritablement d'un chef d'œuvre de la peinture du 12^{ème} siècle. Ce psautier, exécuté autour de 1135, a été commandé spécialement pour Mélisende dont on a loué sa profonde piété. Il comporte, outre les textes, 24 miniatures en pleine page, représentant des scènes du Nouveau Testament.

Mélisende meurt en 1161, ses 9 dernières années se passent dans l'abbaye de Béthanie où elle retrouve la sérénité, dégagée des lourdes obligations de son métier de reine. **(diapo 9 : son tombeau)** Son tombeau se trouve au fond de la crypte de l'église du «Tombeau de la Vierge» dans la vallée de Josaphat, au pied du Mont des Oliviers. C'est certainement pour cela que l'administration de cette église est confiée depuis le 19^{ème} siècle aux Arméniens. Il règne une atmosphère lourde dans cette église, due à la dévotion de nombreux pèlerins vis à vis de la Vierge Marie dont l'image trône au-dessus de l'emplacement où elle serait enterrée.

D'autres alliances matrimoniales ont également lieu entre des princesses ou princes arméniens du royaume arménien de Cilicie et des princesses ou princes francs assurant pour un temps une paix précaire entre les royaumes. Ce voisinage est, en effet, parfois difficile et des querelles de territoire s'engagent régulièrement. Même s'il s'avère que ces alliances n'ont pas directement profité au rayonnement et à l'épanouissement du patriarcat arménien de Jérusalem, il reste que la présence des croisés sur la Terre Sainte pendant près d'un siècle a très certainement soutenu les initiatives des arméniens.

Pèlerinage

Dès les premières heures du christianisme, des pèlerins arméniens font la longue et difficile marche vers Jérusalem à travers les montagnes d'Arménie, puis les déserts de Syrie et de la Palestine. A partir du 4^{ème} siècle ils partent en nombre régulier en voyage spirituel bravant les crises politiques et les guerres incessantes dans cette région. Les pèlerins sont de toutes origines sociales : rois et princes, évêques et ermites, artisans et paysans, jeunes et vieux.

La domination arabe, à partir du 7^{ème} siècle, ne ralentit pas ces pèlerinages, bien au contraire. La tolérance de culte des califes arabes qui nomment même, en 638, un patriarche à la tête de la communauté arménienne permet une poursuite de cette tradition. L'arrivée des Croisés, au 12^{ème} siècle, et la création puis le rayonnement du Royaume Arménien de Cilicie accélèrent les pèlerinages, les princes et les rois de ce royaume donnant l'exemple. La chute de la royauté arménienne, en 1375, provoque une émigration de la population cilicienne vers la Crimée où une diaspora importante et active s'y établit. Cette communauté, comptant jusqu'à 300.000 personnes (surtout à Caffa), constitue pendant plusieurs siècles un noyau important des pèlerins de Jérusalem.

Le déclin des pèlerinages commence avec l'annexion, en 1783, de la Crimée à l'empire Russe. La guerre de Crimée russo-turque (1854-1856) aggrave la situation des arméniens et rend impossible leur voyage annuel vers Jérusalem, compte tenu du passage obligatoire par la Turquie. Le Génocide 1915 provoque certes un afflux de rescapés vers Jérusalem, mais l'élimination des 2/3 de la population arménienne de son foyer historique et le partage politique de la région suite à la 1^{re} guerre mondiale réduit fortement le nombre des pèlerins vers la Terre Sainte. En outre, les liens avec les communautés arméniennes du Caucase sont rompus suite à l'établissement du régime soviétique. Enfin, la création d'Israël en 1948 accentue le phénomène en empêchant les arméniens réfugiés dans les pays arabes du Moyen Orient en guerre avec Israël, de se rendre à Jérusalem.

Le patriarcat de Jérusalem précise que le nombre des pèlerins atteignait parfois 10.000 personnes par an jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle. Ce nombre tombe à quelques milliers maximum après 1915, à moins d'un millier jusqu'à la 2^{ème} Intifada en septembre 2000, et à quelques centaines actuellement. La semaine pascale était une période de fête pour les arméniens qui se rendaient en famille à Jérusalem pour plusieurs semaines. Beaucoup s'installaient dans les cours du monastère. C'était un point de rencontre privilégié de toutes les communautés venant de l'Arménie occidentale, de Crimée, puis du Moyen Orient. La Cathédrale Saint Jacques célébrait des fiançailles, des mariages, des baptêmes. Des vocations religieuses naissaient, des prêtres y étaient consacrés. Les pèlerinages étaient également un vaste lieu d'échanges commerciaux. Le patriarcat retirait de ces pèlerinages des sources importantes de revenus pour financer les besoins d'entretien de l'important patrimoine amassé au fil des siècles. Les pèlerins, notamment les princes, apportaient avec eux des cadeaux précieux, tels des manuscrits, des métaux précieux, des lampes, des bijoux, de la vaisselle, enrichissant ainsi le Patriarcat. Cet événement annuel a joué un rôle déterminant dans l'affermissement de la présence arménienne à Jérusalem. Une partie des habitants actuels de la vieille ville est formée de descendants d'anciens pèlerins.

Aujourd'hui, une partie de cette population réside dans le même espace que les religieux et assiste le clergé dans le travail d'accueil des pèlerins, en occupant des emplois au sein du monastère. Une autre partie réside dans le quartier arménien en dehors du monastère et occupe des fonctions de guides touristiques, d'agents de voyage, hôteliers, restaurateurs, fabricants d'objets culturels, photographe, céramistes, marchands de souvenirs, etc...

Une cérémonie particulière a lieu chaque année, le Samedi Saint, dans la Basilique du Saint Sépulcre à laquelle participent les arméniens. C'est le «djiraka louïs» en arménien, qu'on nomme en Occident «le miracle du feu sacré». C'est la cérémonie la plus importante de la Semaine Sainte à Jérusalem, qui culmine avec le rituel de la Résurrection du Christ, symbolisée par le jaillissement de la lumière à l'ouverture de la Tombe. Le rituel est immuable depuis des siècles. Les pèlerins partent, à pied et en procession, du couvent jusqu'à la basilique. **(diapo 10 les religieux à l'entrée du tombeau de Jésus)** Vers 13 heures, les patriarches entrent dans l'édicule qui abrite le tombeau du Christ et scelle la porte de la Tombe afin de prouver qu'il s'agit bien d'un jaillissement miraculeux de la lumière et non pas d'un feu allumé par une main d'homme. Quelques instants plus tard, sur le flanc gauche externe du tombeau, une flamme – symbole de la résurrection du Christ - jaillit d'un petit orifice, comme par miracle ! **(diapo 11 : les religieux sortent du tombeau)** A la seconde même où cette lumière apparaît, les patriarches allument leurs cierges et sortent du tombeau. Les fidèles qui sont présents depuis le matin et attendent avec ferveur cet instant où les patriarches annoncent la « Lumière » annonciatrice de la nouvelle divine, allument à leur tour leurs cierges. Et aussitôt, ils embrasent les cierges de leurs voisins immédiats qui feront de même à leur tour. En quelques secondes, le Feu Sacré illumine des milliers de cierges dans une foule compacte. **(diapos 12 et 13 : le Saint Sépulcre s'embrase)** Tout le Saint Sépulcre s'embrase. Puis c'est une course effrénée. Chaque communauté voulant présenter cette lumière avant les autres. Le Patriarche arménien est de son côté littéralement « porté » par ses fidèles jusqu'à une galerie sur les hauteurs de la basilique, où il bénit ses fidèles. Tout ceci, dans une atmosphère toute orientale, où se mélangent allègrement les couleurs des vêtements liturgiques et les oriflammes, les chants ou plutôt les cris de la foule, le tintement des cloches, la lumière des milliers de bougies allumées, les odeurs de la fumée des bougies. C'est à la fois mystique et populaire. Cette cérémonie, à elle seule, mérite le pèlerinage. **(diapo 14 : la procession)** Puis une procession s'organise. On tourne 3 fois autour de l'édicule qui abrite le tombeau du Christ, avec des chants à la gloire de la résurrection du Christ. La procession se poursuit ensuite jusqu'à la Cathédrale Saint Jacques.

La bonne entente entre les communautés n'est qu'apparente, car il arrive souvent que pour un prétexte futile (chaise mal placée, porte mal fermée, réflexion déplacée...) des rixes éclatent entre les prêtres présents dans la basilique. Chacun voulant préserver ses prérogatives. Il faut occuper le terrain pour maintenir son pouvoir et montrer aux autres communautés sa présence séculaire dans cette basilique.

Les pèlerins non arméniens sont très nombreux à Jérusalem. Le pèlerinage permet également d'aller sur les traces du Christ en dehors de Jérusalem et la découverte des très beaux paysages d'Israël. Mais si le flux des pèlerinages a diminué, la toponymie du quartier arménien avec les différents bâtiments érigés dans l'enceinte du monastère Saint Jacques, la vie liturgique de l'église, les objets culturels, rappellent le rôle joué par l'église arménienne à Jérusalem.

Patrimoine

Au fil des siècles, les arméniens ont constitué à Jérusalem un patrimoine extraordinaire. L'essentiel se trouve dans la vieille ville entourée des remparts. **(diapo 15 : plan de la vieille ville)** Un quartier «arménien» cohabite avec les quartiers chrétien, juif et musulman. Il s'est formé à partir du 5ème siècle autour de la tombe de Saint Jacques et couvre aujourd'hui, sur la partie sud-ouest près de la porte de Sion, un sixième de la vieille ville, laquelle constitue une véritable ville dans la ville avec son mur d'enceinte et ses successions de cours et de rues intérieures. Le patriarcat arménien occupe une partie significative du quartier, et regroupe la Cathédrale Saint Jacques, des chapelles, une bibliothèque, un musée, une école, un séminaire, ainsi que de nombreuses dépendances. On y accède par la porte de Sion. Ce quartier s'apparente à un immense couvent fortifié, car entouré de murs/remparts très épais et très hauts.

Des nombreuses églises construites par les arméniens à Jérusalem, la Cathédrale Saint Jacques personnifie l'œuvre de nos ancêtres. **(diapos 16 et 17 : la cour et l'entrée de la Cathédrale)** C'est l'une des plus anciennes et plus belles églises de Jérusalem qui nous soit parvenue aujourd'hui. Construite à l'intérieur du territoire du patriarcat entre 1142 et 1165 sous la période franque, sur un sanctuaire byzantin plus ancien du 5ème siècle qui abritait le tombeau de Saint Jacques le Majeur (le frère aîné de l'apôtre Jean), dont la tête est conservée dans un sanctuaire de la partie nord de la Cathédrale. Un autre Saint Jacques, le mineur, le cousin de Jésus et 1^{er} évêque de Jérusalem est enterré sous le maître-autel de la Cathédrale. C'est la raison pour laquelle on l'appelle parfois la Cathédrale des deux Saint Jacques. Elle n'a subi que quelques modifications décoratives au 18ème siècle. **(diapos 18 et 19 : l'intérieur de la Cathédrale)**. La décoration intérieure est d'une richesse exceptionnelle (diapos 18, 19). Une porte en bois date de 1371. La mosaïque de pavement date de 1651. Le mobilier date des 17ème et 18ème siècles. **(diapos 20 et 21 : le mur avec les faïences et**

l'une d'entre elle). Environ 8000 carreaux de faïences bleues et blanches fabriqués par des artisans arméniens de Kütahya, datées de 1727, décorent certains murs de la cathédrale Saint Jacques et ses chapelles.

La coupole reposant sur 4 piliers a été refaite au 13ème siècle. Le dôme s'élève à 18 mètres. De la coupole centrale pendent 350 lampes à huile en argent (gantegh). Une multitude d'encensoirs en argent, de toutes formes et de toutes provenances, la plupart apportés par les pèlerins et offerts par les villes, villages et associations où ils sont originaires ornent l'église.

Le monastère contient également 4 autres églises ou chapelles moins importantes, dont deux dans la partie nord avec des voûtes en berceau. A l'est de la cathédrale se trouve le Couvent des Saints Archanges daté du 13 siècle, avec son église et son jardin dans lequel est planté un très vieil olivier.

Le patriarcat abrite, en outre, sur son territoire le Musée d'Histoire et d'Art Arménien de Jérusalem «Mardigian» du nom des bienfaiteurs américains Edward et Helen Mardigian, construit en 1854. Les objets exposés proviennent pour l'essentiel des villes et villages de l'Arménie occidentale, apportés par les donateurs au prix de mille dangers, à dos d'homme ou de mulets. Le musée détient de nombreux objets en métaux précieux, des calices (**diapo 22 : l'un de ces calices**), des crosses, des tiares, des rideaux d'autel (**diapo 23 : l'un de ces rideaux**), des vêtements sacerdotaux des anciens patriarches, (**diapo 24 : le sceptre du roi Hétoum 1^{er}**) le sceptre du roi Hetoum 1^{er} de Cilicie, un chef d'œuvre sculpté d'une seule pièce d'ambre de 135 cm de long avec embouts en or ciselés datant du 13ème siècle.

Le fleuron du patriarcat, c'est la collection de manuscrits enluminés conservée dans la chapelle Saint Thoros de la bibliothèque Caloust Gulbenkian, du nom du célèbre mécène. Construite en 1929, elle rassemble une extraordinaire collection de 4.000 manuscrits provenant de la Grande Arménie, de Cilicie, ainsi que des monastères de la diaspora. Elle couvre des œuvres du 10ème siècle au 18ème siècle. Elle constitue le 2ème du genre au monde après celle du Madénataran d'Erevan. De nombreuses pièces ont été offertes et apportées à grande peine à travers les montagnes d'Arménie et les déserts de Palestine dont certaines ont été véritablement «sauvées» pendant le Génocide de 1915 au péril de la vie de ces personnes. (**diapos 25 et 26 : deux des fameux manuscrits enluminés**) Les plus beaux manuscrits ont été offerts par des rois arméniens notamment ceux du royaume de Cilicie. Outre les peintures, ces manuscrits renferment des textes constituant des sources premières d'informations en théologie, en études juridiques et historiques, en botaniques, en pharmacopées). Des traductions du grec et du syriaque, des almanachs ainsi que des colophons très révélateurs complètent ces textes. Aujourd'hui, de nombreux textes dont la version originale a disparu, subsistent grâce à leur traduction arménienne. Cette bibliothèque contient également un catalogue de 100.000 livres, volumes, journaux et revues contemporains, (50 % en arménien et le reste dans 6 autres langues). L'un des documents conservés est exceptionnel puisqu'il est unique : il s'agit du «Lectonnaire de Jérusalem» traduit du grec en arménien entre 417 et 439. Il couvre l'année liturgique du 5 janvier (vigile de l'Epiphanie) et se poursuit tout au long de l'année jusqu'au 29 décembre et concerne les cérémonies, les lieux et les dates de toutes les fêtes religieuses en Terre Sainte. On connaît ainsi mieux les différentes fêtes célébrées aux premiers temps du Christianisme. L'original grec ayant été perdu, seule survit cette traduction arménienne. Il faut noter que c'est sur la base de ce lectionnaire que l'église arménienne a développé sa propre liturgie encore en vigueur aujourd'hui.

Le patriarcat abrite aussi un séminaire théologique, créé en 1857 et financé par les parents de Calouste Gulbenkian, rénové récemment grâce à un don d'Alex et Marie Manoogian où les études religieuses varient entre 3 et 4 ans. Existent également, une école arménienne (Sourp Tarkmanchatz) créée en 1860 pour les enfants de la communauté de Jérusalem ainsi qu'une imprimerie fondée en 1833.

(diapo 27 : plan du Saint Sépulcre) Les arméniens possèdent 4 chapelles au Saint Sépulcre. Cet édifice est le sanctuaire le plus vénéré du Christianisme. Il comporte des parties privatives et des parties communes. Les parties privatives sont affectées à chacune des communautés se partageant le sanctuaire, qui les gèrent et les entretiennent. Les espaces communs sont placés sous l'autorité des églises grecque orthodoxe, latine et arménienne. (**diapo 28 : la chapelle Saint Grégoire**) La principale chapelle qui appartient aux arméniens est celle de Saint Grégoire l'Illuminateur juste à l'entrée de la Basilique. (**diapo 29 : la chapelle Sainte Hélène**) Au sous-sol se trouve la Crypte de Sainte Hélène, à l'endroit où Hélène, la mère de l'empereur byzantin Constantin, aurait trouvé, au début du 4ème siècle, un «amoncellement de bois des supplices», c'est à dire des morceaux de la vraie croix, jetés là, le soir du Vendredi Saint. Cette chapelle est un des rares endroits du Saint Sépulcre qui conserve une atmosphère lourde et mystérieuse propice à la réflexion et au recueillement. Elle appartient à la communauté arménienne de Jérusalem. (**diapo 30 : la mosaïque couvrant le sol**) Une grande mosaïque couvre une partie du sol, représentant les églises arméniennes de par le monde. Des inscriptions en arménien couvrent également le bas de la mosaïque.

(diapo 31 : la pierre de l'Onction) La Pierre de l'Onction, qui se trouve juste à l'entrée du Saint Sépulcre, est le lieu où le corps de Jésus fut étendu, lavé et embaumé à la descente de la croix avant sa mise au tombeau. Elle est entourée

de 6 chandeliers avec leurs cierges qui sont, deux à deux, la propriété de chacune des 3 grandes communautés qui ont la charge du Saint Sépulcre (Catholiques romains, Grecs orthodoxes et Arméniens apostoliques). Elle est surmontée de 8 lampes suspendues qui brûlent continuellement et dont 2 appartiennent aux arméniens. 77 lampes attribuées aux arméniens sur les 360 répertoriées dans le sanctuaire, rappellent de part et d'autre la présence arménienne très ancienne .

En dehors de la vieille ville et jouxtant les jardins de Gethsémani se trouve une église dite du «Tombeau de la Vierge» qui est sous l'administration du Patriarcat arménien. On y accède par un escalier monumental qui descend jusqu'à une crypte construite à l'époque des croisés. Cette vénérable crypte abrite le tombeau de la Vierge Marie, mais également depuis sa reconstruction au 12^{ème} siècle, les tombeaux de plusieurs femmes de la famille royale de Jérusalem, dont celui de la reine Mélisende.

(diapo 32 : l'esplanade de la basilique de la Nativité à Béthléem) L'administration et la préservation de la Basilique de la Nativité à Béthléem sont aujourd'hui encore prises en charge par l'Eglise orthodoxe grecque, l'Eglise catholique latine et l'Eglise apostolique arménienne. Elle a été construite autour de la grotte où naquit Jésus. La porte de bois juste après l'entrée fut offerte par le roi Arménien Hétoum 1^{er}, en 1227. Le clocher de la chapelle arménienne est visible de l'extérieur. Quelques prêtres arméniens y vivent et coexistent harmonieusement depuis des siècles avec les églises soeurs. Autour de l'église, on trouve une cour et un vaste jardin, ainsi qu'un bâtiment comprenant des salles de réception.

On rappellera le patrimoine foncier et immobilier que possède le Patriarcat à l'extérieur des remparts de la vieille ville. Par ailleurs, le patriarcat possède depuis le 17^{ème} siècle un vaste domaine appelé «Baron Der» qui se trouve entre Jérusalem et Bethléem. Ce domaine de 15 ha, acquis par le patriarcat en 1641, comprend un vieux monastère permettant au patriarche et aux moines d'aller en villégiature en été. Il est planté de 1600 oliviers, dont plusieurs sont centenaires, et qui rapportent de substantiels revenus à partir des olives récoltées, sans parler de l'huile qui brûle dans les lampes du Saint Sépulcre et les autres églises appartenant aux arméniens. Ce domaine a défrayé la chronique ces dernières années. Au mois de mai 2001, l'armée israélienne réquisitionne sans préavis le domaine pour faire passer sur une partie du domaine le fameux mur séparant, à cet endroit, une colonie juive d'un camp de réfugiés palestiniens. Après plusieurs interventions du patriarcat, des autorités politique et religieuse d'Arménie, du Pape Jean Paul II, de l'ONU, plus quelques pressions américaines, Israël fit marche arrière et revint sur sa décision de saisir la propriété en modifiant le tracé du mur qui passe donc en bordure de celle-ci, avec toutefois le préjudice de 300 oliviers arrachés.

Conclusion

Le patrimoine, culturel, spirituel et foncier du Patriarcat arménien de Jérusalem, ainsi que son rôle de co-protecteur et de gardien des Lieux Saints constituent le cœur de la présence séculaire arménienne à Jérusalem. Mais cette présence risque d'être remise en cause après les événements tragiques et politiques du 20^{ème} siècle. Pour la 1^{re} fois de notre histoire, nous ne sommes pas sûrs de pouvoir rester à Jérusalem.

En effet, le caractère puissamment historique de la présence arménienne à Jérusalem n'est pas suffisant pour garantir son avenir. C'est un miracle que le quartier arménien existe encore aujourd'hui. La légitimité arménienne est aujourd'hui menacée par la politique menée par les autorités israéliennes pour reconquérir toute la vieille ville, en excluant les non-juifs. Le combat est démographique. Les arméniens ont beaucoup d'espace mais sont peu nombreux (environ 1000). Seul un renouveau des pèlerinages permettra de conserver le patrimoine constitué et légué par nos pères au prix d'énormes difficultés, en payant parfois de leur vie. Cela passe par une motivation de la diaspora arménienne occidentale ainsi que par les arméniens d'Arménie. Il nous faut répondre à l'appel pressant lancé par le Patriarche de Jérusalem : ***«Venez à Jérusalem pour perpétuer une très ancienne tradition de vos ancêtres. Vous ferez une bonne action et vous serez Hadji, pour l'éternité !»***.